



43 av JC.

L'empire romain venait d'étendre à nouveau son fabuleux territoire. Il en atteignait l'apogée. Jules César, le conquérant, avait vaincu les peuplades dites barbares à l'ouest de son empire. Les tribus celtes du continent, sous leur chef Vercingétorix, venaient de courber la tête face aux légions romaines, ces mêmes celtes qui, autrefois, faisaient trembler les puissances.

Depuis 9 ans la Gaule avait perdu sa liberté et petit à petit elle devenait romaine. Les romains assimilèrent les peuples conquis à leur société. De vaillants guerriers celtes furent enrôlés dans les légions, des chefs de tribu furent formés comme administrateurs et les chemins se transformèrent en routes pavées. De nouvelles cités apparurent dans le paysage encore sauvage.

Puis lorsque César, satisfait de son pouvoir, se déclara roi, il fut assassiné par ses ennemis. Auguste, son petit-neveu, lui succéda. Mais cela ne changea rien au sort des tribus celtes, devenant petit à petit des Gallo-romains.

Or il subsistait toujours des sursauts de rébellion, trop faibles hélas pour être pris en compte. D'ailleurs, fiers, les romains imposèrent, en plus de leur civilisation, leur religion, méprisant celles des peuples conquis.

C'est ce qui arriva en Gaule. La religion celte fut durement réprouvée et chassée, l'histoire l'engloutit doucement.

Avant que César ne réunisse ce territoire en trois régions administratives, y vivaient des peuplades. Dorwenn en faisait partie. Elle était de la tribu des Ségusiaves, dans le nord de la vallée du Rhône, appelé à cette époque Rhodanus. Cette riche région, fertile et prospère, était connue depuis longtemps pour être la porte de communication entre les pays orientaux et le continent. La Saône, appelée Arar, se mélangeait au Rhodanus. Dorwenn vivait dans ce cadre magnifique. Les Ségusiaves avaient bien accueilli les romains, cela leur valut de grands bienfaits.



Néanmoins, Dorwenn méprisait sa tribu pour son attitude. Depuis l'enfance, la fillette avait été promise à un rôle spirituel prépondérant. Elle était fière de son savoir et de son maître Druide, Gwynmael, qui, avec patience et douceur, lui inculquait la sagesse de ses ancêtres. La fillette avait vite compris que ces nouveaux envahisseurs étaient une menace réelle pour leurs traditions. Elle avait été confortée dans son attitude lorsque César décréta que les Druides devaient impérativement cesser leurs activités et adopter les dieux romains. Gwynmael, le Druide, sentait bien leur histoire prendre une route différente.

Se sentant abandonnée par les siens, Dorwenn se tourna totalement vers le culte des anciens. Elle voyait, jour après jour, des garnisons romaines établir peu à peu leur domaine dans le paysage qu'elle avait appris à vénérer.

Dorwenn décida à son tour d'entrer dans la rébellion des druides...

Vêtue uniquement de sa tunique de lin, Dorwenn marchait, aussi légère qu'un papillon, à la lisière du bois. L'aube naissait, les plantes étaient gorgées de rosée. La journée promettait d'être chaude. Dorwenn parcourut du regard le champ qui l'entourait. Elle fronça les sourcils et s'avança avec la même légèreté jusqu'à la plante recherchée. Celle-ci, par ses fleurs découpées, ressemblait aux autres herbes. Dorwenn s'agenouilla. Consciente qu'elle allait blesser la Terre Mère, elle prononça une rapide formule d'imploration :

« Ö, korna, je te coupe de Terre et Cieux, et t'implore ardemment : Par tes vertus sacrées, délivre le malheureux du mal et des tourments ! »

Elle fit une rapide incision de la plante et s'enfuit, comme pour se cacher de la colère de la déesse mère. Elle rebroussa chemin, sans même déranger les paisibles créatures de la forêt : cerfs, chevreuils, biches et faons. La rosée se collait à ses jambes nues et à sa tunique. Le soleil, lentement, se levait. Elle arrivait près du chêne où l'attendait Gwynmael. Son regard suivait ses mouvements souples et silencieux. Il savait quand elle arrivait, sans la voir, par sa double vue. Aucun homme dit « normal » ne pouvait l'entendre. Elle lui tendit l'herbe.

- C'est assez ! dit-il

Le chêne d'où Gwynmael procédait à son rituel se situait en haut d'une colline, à la lisière d'une forêt dense et touffue. Dorwenn se dirigeait vers ses tâches quotidiennes lorsqu'elle s'aperçut, à l'horizon, de l'arrivée d'un nouveau convoi. Son regard se chargea d'orage. La main de Gwynmael sur son bras lui ordonna le silence.

- Va, ma fille, ces nouveaux étrangers sont dangereux, s'ils s'aperçoivent de ta présence ici, ils pourraient te faire beaucoup de mal...

- Je n'ai pas peur !

- Si, tu devrais, je vais rejoindre le sanctuaire, toi, assure-toi qu'ils repartiront demain.

- Bien, maître.

Il sut qu'elle avait déjà disparu. Non loin du village qui commençait à ressembler à une ville romaine, Dorwenn s'arrêta près de l'étang. Elle enleva sa tunique de lin et s'enfonça dans l'eau. Son costume cérémoniel ne devait en aucun cas être souillé par la présence de ces êtres impurs. Lentement, elle se lava et lava sa tunique. Lorsqu'elle émergea de l'eau, satisfaite et ruisselante, elle sentit sur elle un regard espion, scrutateur. Une colère sourde l'emplit. Elle sortit de l'eau, se sécha et s'habilla. Personne n'avait paru mais elle le sentait.

- Par Teutatès, je massacrerai ces créatures ! maugréa-t-elle



Dorwenn continua son chemin jusqu'au village.

Elle changea à cet instant complètement de personnalité, devenant la fille d'un négociant en vin, soumise et obéissante, partageant les idées de sa famille, alors qu'au fond d'elle, elle n'avait plus rien de commun avec ces soumis.

Tawr, son père, possédait plusieurs acres de bonne terre où le vin devenait meilleur d'année en année, attirant ainsi l'attention de Rome sur eux, à la plus grande fierté de l'homme et de sa famille. Lorsque des garnisons venaient par ici, elles s'arrêtaient systématiquement chez Tawr. Aussi, lorsque Dorwenn rentra chez elle, trois romains s'y trouvaient-ils déjà. Si les dieux lui avaient octroyé le pouvoir de foudroyer les hommes par un regard, il n'y aurait plus de romains sur terre ! Sa mère la demanda et, obéissante, elle vaqua à toutes ses obligations. Personne ne soupçonnait la respectueuse enfant de continuer à pratiquer la magie druidique avec Gwynmael. Ils lui avaient enjoint de cesser ses activités lorsque les romains étaient arrivés aux villages, six ans plus tôt, car elle risquait d'encourir la défaveur de Rome. Elle servit les hommes à table en silence, malgré les regards chargés de convoitise qui lui brûlaient la peau. Son père en riait. Il était d'ailleurs bien décidé à la marier à un romain, riche de surcroît. Rien qu'à la pensée d'être un jour dans les bras d'un romain abject, Dorwenn sentit la nausée la submerger. Elle se réfugia dans une pièce voisine où elle entendait les propos grivois à son sujet. Sa mère passa près d'elle et, très vite, elle dut se composer un masque impassible, sourire même. Ses sœurs, Docca, l'aînée, Hoela la seconde et Britta la troisième, se seraient vantées de recevoir de tels hommages.

D'ailleurs, dans les pièces supérieures, elle les entendait glousser comme des poules, tout en se parant pour les visiteurs. Sans aucun doute Docca finirait-elle la nuit dans le lit d'un des trois hommes. Docca était avide de la compagnie des hommes, elle transmettait son avidité à Britta, qui n'avait pourtant que treize ans. Les trois jeunes filles descendirent et se rendirent aux cuisines pour pouvoir porter les plats aux hommes. Docca regarda sa sœur cadette avec une grimace.

- Reviendrais-tu des champs ?

- Oui, murmura Dorwenn.

- Alors va te changer, tu vas les faire fuir...

- Docca, bavarde, file à ton service, rouspéta Olwen, la mère.

Docca fila en gloussant toujours.

« Quelle décadence ! » pensa Dorwenn en soupirant.

Elle pénétra à nouveau dans la pièce, chargée d'un plat. Elle surveillait comme la peste ces mains énormes, poilues et baladeuses.

Son père s'inquiétait qu'ils ne soient que trois, alors qu'il se préparait à en accueillir quatre.

- Alexis a préféré partir en brève reconnaissance, il ne tardera pas ! assura l'un des trois hommes.

« Allons bon, se dit Dorwenn, il doit encore en venir ! »

Elle s'encouragea à la patience. Son père la regarda du coin de l'œil. Il ne devait rien soupçonner. Elle lui sourit timidement.

Mais ledit Alexis ne parut pas. Dorwenn se demanda bien ce qui l'avait retenu de se montrer.

Elle s'en réjouit en silence. Docca était curieuse de connaître l'identité de l'homme qui n'avait pas daigné paraître.

Après que tous furent plongés dans leurs occupations, Dorwenn fila vers le Néméton secret de Gwynmael. Il entonnait un chant sacré tout en préparant une potion à base des plantes qu'elle lui avait cueillies ce matin. Courbant le front, Dorwenn se joignit en silence à sa supplique. Avec des gestes



précis et pleins de signification spirituelle, les plantes disparaissaient une à une dans le chaudron d'étain. Lorsqu'il eut fini ses incantations, il se tourna vers elle.

- Ton frère s'est rendu à l'ennemi, ce matin... murmura t-il

- A-t-il perdu l'esprit ? s'écria t-elle.

- Non, il sait ce qu'il fait. Il est sage, très sage. Il sait pénétrer les défenses ennemies

pour mieux les combattre.

- Si jamais ces barbares apprennent qu'il est druide, ils le brûleront, à coup sûr !

- Homme clairvoyant, il sait quand battre en retraite, assura Gwynmael.

- Peut-être qu'Ewein à moins à perdre que moi, soupira t-elle.

- Les esprits lui ont parlé de choses étranges, il les suit.

Elle s'assit sur une roche.

- Un homme devait venir au repas de mon père, il ne s'y est pas présenté, dois-je y voir un signe ?

- Seuls les dieux répondront à ta question, interroge-les.

Dorwenn se leva, salua son maître et s'enfonça dans la forêt. A son cœur, elle quitta ses vêtements, se lava pour se présenter pure auprès des esprits. Elle s'agenouilla, prononça une rapide requête à la déesse-mère. Un oiseau se posa tout près, la regarda.

C'était un messager de l'air, intermédiaire entre la Terre et le monde d'en haut.

« Accordez-nous, ô déités, votre protection, et avec votre protection, la force, et avec la force, la sagesse... »

Les paroles de Dorwenn n'étaient que murmures, il n'était pas besoin de parler à haute voix. A la fin de sa prière, l'oiseau s'envola. Près de Dorwenn, un objet tomba. Surprise, elle le ramassa, il s'avéra être une pomme. Dorwenn fronça les sourcils.

Elle remercia les esprits, se rhabilla et revint vers Gwynmael. La journée déclinait lentement, déjà, elle ne s'en était même pas aperçue. Elle montra le fruit au druide. Il ferma les yeux un instant.

- Garde cela près de toi, ils refusent de te parler à cet instant. Tu devras attendre qu'ils te révèlent les choses.

Elle fronça les sourcils, prit la pomme et retourna chez son père.

Sur son chemin, elle contemplait le camp romain, à une petite distance du village.

Puis elle porta son regard vers la colline en face, celle où se cachait Ewein, son frère renié par les siens. Il lui sembla qu'une certaine activité régnait là-haut, où d'ordinaire jamais rien ne se passait. Les personnes, là-bas, faisaient des grands gestes et Dorwenn décida d'y voir un peu plus clair. Mais avant qu'elle ne soit arrivée, une violente altercation éclata. La violence des coups parvint jusqu'à Dorwenn, pourtant encore éloignée. Lorsqu'elle arriva sur les lieux, des hommes de son village, où plutôt les bannis de son village, avaient attaqué un groupe de romains par surprise. La surprise, justement, avait été leur meilleure arme contre ces soldats. Les chevaux échappés repartaient vers le camp. Deux gisaient à terre, blessés. Dorwenn courut vers la bataille et les hommes s'enfuirent. Des romains gisaient, eux aussi, à terre. Ils étaient dix. D'un premier coup d'œil, sept étaient morts, trois gravement blessés. Elle s'agenouilla près du premier, déchira sa tunique pour bander sa blessure. Il tenta de se lever et gémit. Dorwenn pensa que finalement il pouvait s'en sortir.

A cet instant, son frère surgit. Elle ne sut d'où. Il se plaça près d'elle.

- Je leur avais dit de prendre garde ! s'inquiéta-t-il

- Depuis quand prends-tu position pour ces êtres ? rugit-elle.

- L'heure n'est pas à la question, Dorwenn, il faut les soigner !



Elle se dégagea de lui, le foudroyant du regard.

- Je te prie de leur venir en aide, Dorwenn, les dieux ne veulent pas leur mort...

- Mais moi, si !

Il lui agrippa le bras et la regarda droit dans les yeux.

- Fais-le pour moi, petite sœur !

- Pour trahir mes ancêtres ?

- Laisse-les où ils sont pour l'instant, soigne ces hommes, je t'en prie !

Elle serra les dents et s'agenouilla près du deuxième blessé pendant qu'Ewein soutenait le premier.

En se penchant sur l'homme, Dorwenn le crut mort. Elle allait partir vers le troisième quand il la retint par le bras. Son sang tachait l'herbe verte et tendre. Elle trouva cela étrange. Il ouvrit lentement les yeux, la lumière les lui transperçait.

- Ne partez pas, supplia t-il.

Elle fronça les sourcils et regarda sa plaie. Son entaille au flanc n'était pas rassurante. Elle la dégagea du tissu du vêtement et tamponna la blessure.

- Gwynmael possède le remède pour le guérir, dit-elle à son frère.

- Appelle-le...

- Pour qu'ils le tuent ? Les renforts arrivent déjà... rugit-elle à nouveau.

Elle fouilla dans sa besace de cuir à la recherche des plantes, en manque cruel d'eau. Elle les mâcha, les broya et en fit un emplâtre répugnant. Puis elle l'appliqua sur la plaie. Le blessé gémit.

- Vous survivrez ! lança-t-elle aigrement.

- Grâce à une nymphe, les dieux m'ont écouté, soupira-t-il avant de fermer les yeux.

Elle s'aperçut alors de sa fine cicatrice, qui allait du menton jusqu'à l'arcade sourcilière. Elle grimâça. Il avait voulu jouer les héros ? Voilà qui lui servait de leçon. Avec dépit, elle songea que cela n'altérerait nullement sa beauté brutale, cela la rehaussait au contraire. Elle l'abandonna ainsi et, voyant les renforts romains venir en toute hâte vers eux, elle laissa le troisième blessé. Ewein la remercia du regard, elle le lui rendit, amère et trahie. Le romain avait à nouveau ouvert les yeux, il la contemplait. Une celte, mieux, une druidesse. Il fit semblant d'être inconscient et la vit disparaître vers la forêt pour échapper à sa garnison. Ewein était-il devenu fou de parler aussi fort ? Le croyait-il inconscient ? Il savait maintenant que ce jeune homme téméraire n'agissait que pour le compte de son peuple traqué...

Ewein revint souvent au camp. Il était devenu ami avec un romain, bien avant que Dorwenn le sauve, le balafre. Il s'appelait Maxence, Alexis Maxence. Celui-ci avait vu clair dans le jeu d'Ewein, mais continuait à jouer le romain trompé. Pour ce qui était de la sœur, sa très belle et rebelle de sœur, il la faisait surveiller. Il avait ainsi découvert qu'elle était la fille de Tawr, le négociant en vin, le commerçant qui faisait affaires avec l'empereur. Maxence rassemblait lentement les morceaux du puzzle. Ils étaient donc frère et sœur de Docca, la succulente fille de Tawr, dont il avait failli goûter les charmes séducteurs. Docca, par sa beauté brune, l'avait enivré. Maxence appréciait un peu ce genre de femme, les sentiments n'avaient aucune place dans leur cœur. Avec elles, l'engagement n'était que d'un soir. Et Ewein, le jeune homme qui semblait vivre sa liberté à pleine main, le jeune homme qui avait, pour protéger son peuple, pactisé avec l'ennemi. Maxence l'appréciait néanmoins parce qu'il savait qu'à part son druidisme, le jeune homme était quelqu'un sur qui compter. Et puis, il y avait Dorwenn... Maxence la sentait aussi vigoureuse qu'un volcan en éruption, aussi dangereuse aussi. Mais il ne savait pas vraiment comment la définir. Elle était fidèle, oui, fidèle en ce pour quoi elle s'engageait, courageuse,



sans doute, pour s'interposer dans une attaque... perspicace pour s'incliner au moment opportun... et magnifique dans sa nudité lorsqu'elle priait les dieux... A chaque fois qu'il repensait à cette scène, son cœur battait la chamade. Cette créature était avant tout d'essence divine, il n'en doutait pas. Mais comment parler à une créature mythique ? Il fronça les sourcils. Jamais on ne lui avait enseigné cela. Les oracles sauraient-elles répondre ?

Dowenn, ignorant tout des pensées romaines, s'acquittait de ses tâches sacerdotales. Elle se posa des questions lorsque, subitement, sans prévenir, les romains quittèrent la région. Quelque chose s'était passé...

Elle rentra donc chez elle, sans faire paraître ses inquiétudes. L'humeur était à la fête. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce principale, ses trois sœurs se tenaient près de leurs parents. Tawr était d'une humeur très joyeuse et Olwen battait dans ses mains.

Docca lui glissa un regard malicieux, fier et coquin.

- Que se passe-t-il, père ? demanda la jeune fille.

- Il se passe que l'empereur, fort satisfait de nos échanges, nous propose une alliance. Il récompense donc son neveu des excellents résultats de sa mission en lui donnant une de nos filles en mariage. Notre famille sera celle de l'empereur ! s'écria-t-il, euphorique.

Dorwenn parut choquée. Une fille Ségusiave dans la couche d'un romain ? Quel sacrilège envers le sang des ancêtres ! Docca se mordit la lèvre inférieure. Elle imaginait fort bien, elle, une alliance avec l'un des alléchants romains qu'elle avait pu apercevoir.

La nausée au bord des lèvres, Dorwenn détourna le regard. Quelle perversité ! Plus elle y songeait, plus elle était certaine que son estomac rendrait le repas.

Elle fit un sourire froid et distant et s'enfuit. Elle ne pouvait supporter cela. Elle courut se réfugier auprès de son maître et lui raconta l'horreur de la situation. Pas une fois Gwynamael ne la regarda. Respectueuse, elle ne dit rien, mais cela la contraria. De plus, il ne dit rien, fronçant les sourcils.

Surprise et indignée, elle s'éloigna de lui et partit auprès de son frère qui, étrangement, adopta la même attitude que Gwynamael. En furie contre tous les hommes de la terre, Dorwenn se réfugia à l'ancien temple, là-haut, sur la colline, et regarda une fois de plus le soleil se coucher.

Trois mois plus tard, les romains revinrent, en plus grand nombre cette fois-ci. Dorwenn récitait une incantation fervente en l'honneur de Lug, le dieu des Ségusiaves. En transe, elle se demanda bien ce qui la coupait ainsi de la prière. Sa peau était tendue et ruisselante. Furieuse contre ces envahisseurs qui, de plus, la coupaient dans son sacerdoce, elle tenta de reprendre l'esprit du monde divin. Mais c'est son frère Ewein, l'appelant, qui la tira encore sur la terre. Maugréant, elle se rhabilla en toute hâte avant que son frère ne pénètre dans son sanctuaire. Il fut visiblement ennuyé de l'interrompre ainsi.

- Père nous cherche...

- Nous ?

- Non, enfin, plutôt toi, les soldats sont revenus, le neveu de l'empereur est avec eux, à ce qu'on raconte.

- J'avais remarqué leur présence ! lança-t-elle aigrement.

Elle sortit de la forêt et retourna au village.



Les gens sortaient de chez eux, offraient une haie d'honneur aux romains. Dorwenn les toisa avec mépris. On se rassembla dans la maison de Tawr, l'heureux de la journée, qui, fier, accueillait dignement ses visiteurs. Jamais la famille n'avait reçu autant de gloire. Sa mère et ses sœurs étaient parées de leurs plus beaux atours et leurs bijoux brillaient. Dorwenn les considéra comme du bétail destiné à être sacrifié aux dieux. Docca se tenait droite, elle était considérée déjà comme la fiancée. Dorwenn ne se fit pas voir. Dans toute cette agitation, sa famille l'oublierait sans aucun doute. Elle resta dans les chambres, silencieuse. Elle aurait mieux fait de rester en prière ! La musique et les tambourins annonçaient l'arrivée de la haute personnalité, le neveu de l'empereur. Dorwenn réfléchissait à comment se servir de lui pour sauver l'honneur du culte. Pour les fiançailles, de Rome étaient arrivés pendant trois mois des présents de toutes sortes, parures, bijoux, idoles, vaisselle d'or... D'ailleurs, Docca portait la parure la plus luxueuse. Dorwenn songea qu'elle pouvait à présent retourner dans la forêt. Elle s'échappa de la maison, mais un soldat lui barra le passage. Un serviteur la rattrapa avec force cris.

- Tais-toi, idiot, tu va me faire remarquer ! rugit-elle.

Mais il n'entendit rien et l'entraîna jusque vers la maison. Vêtue uniquement de sa tunique blanche, on ne remarqua qu'elle au milieu de ce faste. Toutes les têtes se tournèrent dans sa direction et le silence se fit. Son père lui ordonna de saluer sa « grandeur ». Dorwenn leva les yeux sur l'homme et tressaillit. Le romain, le balaféré, celui qui lui devait la vie, il la regardait, non plus en soldat blessé et suppliant, mais en chef de guerre, impérieux et avec un sourire moqueur. Son père fut emplí de honte lorsque, pas un instant, elle ne s'inclina face à lui. D'ailleurs, Maxence ne s'attendait pas à ce qu'elle le fasse, il en aurait été peiné.

Son père lui donna des coups de coude plus ou moins discrets, mais elle ne fléchit pas. Maxence sourit de plus belle.

- Les dieux vous ont désignée, jeune fille, pour m'accompagner jusqu'à leur autel, dit-il d'une voix grave.

Elle ne parut pas comprendre. Mais le regard de sa sœur, meurtrier, chargé de haine, lui fit entrevoir la situation. Elle recula, à l'effroi de son père.

- Etes-vous fou ? s'écria t-elle.

L'assemblée retint son souffle. Quel sacrilège osait-elle commettre ? Maxence sourit de nouveau. Cette fougue était fraîche, sans prétention.

- Je ne suis pas l'aînée, revoyez votre demande, dit-elle sauvagement.

Une claque magistrale la rappela à l'ordre. Tawr, les yeux étincelants de fureur, ne parvenait pas à assimiler cette rebelle à sa fille soumise et silencieuse. Ils se mesurèrent du regard.

- Jamais, jamais je ne trahirai mes ancêtres avec des envahisseurs, les assassins de mon peuple ! cracha-t-elle.

Elle s'enfuit en courant. Maxence baissa la tête. Il n'était pas blessé de son refus, il s'y attendait. Mais ce qui lui causait le plus grand mal c'est qu'elle ait révélé au grand jour son appartenance au culte druidique. Tous furent à ses pieds, le priant d'oublier, de pardonner, de châtier comme il se devait...

Il s'échappa de cette masse. Il voulait être seul un instant. Les dieux lui avaient dit de prendre cette jeune personne pour épouse, qu'elle était un cadeau du ciel. C'était à lui de les remercier en faisant que tout se passe bien.



Dorwenn se jeta aux pieds de Gywnmael, en pleurs. Mais froidement, il s'éloigna d'elle. Elle se laissa tomber sur la terre.

- Les dieux ont exigé que tu sois sacrifiée. C'est là la réponse à tes questions.

- Quoi ? s'écria-t-elle.

Il la toisa avec dureté.

- Les dieux te l'ordonnent. Ton corps sera sacrifice, Benennos a répondu en cela il y a trois mois. La pomme signifie ta fécondité. De toi naîtront des druides forts et vaillants, qui vaincront l'épreuve du temps.

Dorwenn se releva, ruisselante de larmes.

- Je préfère donner mon sang aux dieux plutôt que de subir les assauts de ce romain ! s'écria-t-elle.

Gwynmael se fit plus froid encore.

- Tu dois obéir, ta voie n'était pas celle du druidisme, mais celle d'assurer la victoire de nos frères. Ils résisteront à l'épreuve du temps...

Elle ne protesta pas. Elle était soumise à la volonté divine. Même si son corps tremblait d'horreur, elle baissa la tête.

- Tu devras enseigner tes enfants et eux-mêmes enseigneront les leurs, nous serons forts. Va, obéis, femme ! ordonna-t-il.

Dorwenn se prépara donc, comme si elle allait mourir. On exigea les noces le soir même. Sans aucun mot, elle revêtit la tunique blanche et le manteau couleur safran. On lui posa sur la tête le voile et la couronne tressée de marjolaine et de verveine.

Maxence arriva, avec dix témoins. Sans un mot, Dorwenn suivait le calvaire. Maxence, près d'elle, ne la touchait pas, il n'exigeait rien d'elle. Les prêtres romains, arrivés avec le convoi, procédèrent au sacrifice rituel pour invoquer les dieux afin qu'ils puissent bénir la nouvelle famille. Ensuite, les hommes rédigèrent le « contrat nuptial ».

En présence de nombreux témoins, on exigea d'elle de prononcer le consentement. L'effort qu'elle faisait pour articuler ces mots fit peine à Maxence. Du doigt, il lui enjoignit le silence.

- Le consentement est nul puisqu'une des parties est opposée à ce mariage. Or, ton sacrifice t'épargne les mensonges. Ne te sens pas obligée de dire quelque chose que tu n'agrées pas.

Surprise, elle leva les yeux sur lui. Il lui souriait. Il prononça, lui, le rituel tout en lui donnant la main.

Les invités tentèrent d'oublier l'incident, qui les choquait grandement, et se réconfortèrent avec les gâteaux, le pain et les fruits, suivis du banquet.

Lasse, désespérée, Dorwenn s'échappa un instant de la foule, plus enthousiaste qu'elle. Mais son répit fut de courte durée. Un cortège vint la chercher pour l'amener jusque dans la maison prêtée pour la circonstance. Il y avait devant eux des joueurs de flûte et des garçons qui agitaient des torches. On avait remis à Dorwenn une quenouille et un fuseau. La porte de la maison était ornée de feuillages et de bandes d'étoffe de laine blanche. Mais Maxence arrêta là le rituel et vint près d'elle. La musique s'était arrêtée.

- C'est assez ! dit-il.

Il la prit lui-même dans ses bras et lui fit franchir le seuil de la maison. Déçus, les convives repartirent chez eux. A l'intérieur, un silence à la fois bienfaisant et oppressant les entourait.

Maxence l'attira avec lui jusque vers des sièges.

- J'ignore par où commencer, admit-il.



- Alors ne dites rien, trancha t-elle.

- Non, je veux que tu saches...

Il se leva et la regarda. Elle s'était vite débarrassée de son voile et de ses couronnes.

- Je suis chef de légions, guerrier, légat. De plus, je suis de la famille de l'empereur. Je n'ai jamais eu peur de quelque chose, ni tremblé un instant. Certes, je ne suis pas

infaillible, mais sans doute téméraire, et récompensé pour mon courage. Or le courage n'est rien. Je songe au fond de moi que le mal que j'ai dispensé reviendra sur ma tête un jour. Or, toi, tu es ma punition...

- Je dirais la même chose de vous, sauf que j'ignore où j'ai failli, râla-t-elle.

- Non, c'est différent. Ecoute... tu es un cadeau pour moi, j'ignorais même ce que je cherchais réellement. J'ai combattu, j'ai voyagé, j'ai vaincu des ennemis, j'ai fait des esclaves... j'ai même cherché la compagnie des femmes. J'ai eu des maîtresses, je ne le nie pas. Mais je ne savais pas où mon voyage me mènerait. J'ai supplié de savoir et tu m'es apparue. Pourquoi? Toi, tu es celte, druidesse, une ennemie que l'empereur veut anéantir. Oui, j'en ai tué et livré au feu. Je les ai vus mourir de mes yeux...

Dorwenn se leva et tenta de s'échapper, la rage aux lèvres.

- Je t'en prie, attends la fin de mon histoire, je t'en prie ! supplia-t-il.

- Assassin, misérable ! rugit-elle.

Il la lâcha brusquement. Elle chancela.

- Va, je ne retiens pas une femme contre son gré, va si tu veux, où tu veux, je te laisse ta liberté. Et c'est cela ma punition, parce que j'aimerais te garder près de moi. Tu peux me punir autant que tu le souhaites, je courberai le front.

Dorwenn recula. Il espérait qu'elle reste, mais ne dit rien. Elle allait désobéir, à Gwynmael, à Lug, à son père, mais elle ne pouvait rester ici. Elle ignorait à cet instant qui elle était vraiment et quels étaient ses sentiments. Cet homme espérait d'elle quelque chose qu'elle ignorait. Elle tourna le dos et s'enfuit. Stoïque, Maxence se redressa. Il accepta sa fuite. Un romain ne souffrait pas, ne gémissait pas. Il serra les mâchoires et le poing. Cette femme lui avait prédit la souffrance quand il avait ôté la vie de ses fils lors d'une bataille. Il n'avait alors pas imaginé qu'elle fut si grande. En guerrier entraîné, il refoula ses sentiments et s'en alla au fond de la pièce, dans le noir le plus complet.

Lorsque Dorwenn revit l'homme qui était son mari, c'était trois jours plus tard. Elle était debout, en haut de la colline, dominant la vallée et les fleuves. Il était derrière elle, en armure.

- Je viens te saluer, femme ! dit-il.

Elle ne répondit pas. Ainsi il préférerait s'en aller. C'était mieux ainsi. Elle détourna la tête. Le camp s'en allait. Ses parents, noyés de honte et d'outrage, ne la reconnaissaient plus. Elle avait fui dans son repaire. Le romain s'approcha d'elle, il caressa son dos. Elle s'écarta.

- Je m'incline face à toi, mais je voudrais que tu m'accordes une dernière chose...

- Que voulez-vous ?

Il se mordit les lèvres. Voilà qu'il était dans une situation embarrassante. Il s'approcha d'elle.

- Je voudrais embrasser ma femme, murmura t-il.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Il l'embrassa d'abord du bout des lèvres, puis, lentement, s'incrusta en elle. Lorsque Dorwenn se sentit envahir, une chaleur monta en elle. Sa bouche avide parcourait lentement la sienne, comme pour en imprimer les détails dans son souvenir.

« C'est son dernier souhait ! » se dit-elle pour se justifier.



Mais elle se laissa bien vite gagner par une douce torpeur. La chaleur et la douceur qui régnaient dans ses bras étaient incroyables. Elle s'y laissa bercer. Quelle hâte... ! Bientôt, elle ne voulait plus qu'il s'écarte. Sa bouche avait un goût merveilleux...

Maxence s'écarte. Dorwenn reprit pied brutalement dans la réalité. Elle le regarda, étonnée de sa propre volonté. Il tourna le dos et disparut. Elle s'en aperçut trop tard.

Mais elle se retint de l'appeler. Pas maintenant...

42 av JC.

La conquête du monde connu par les romains continuait lentement. De nouveaux triomphes s'inscrivaient au tableau des victoires. L'armée romaine était, de mois en mois, plus puissante. Rome se gonfla encore de richesses et de prestige.

Bientôt, on ne parla plus que de cela dans l'empire.

A Rome, dans l'un des palais, on célébrait le retour des généraux victorieux. Ils savouraient ce paisible et agréable moment que d'être adulés et vénérés. De belles femmes se pressaient vers eux pour les servir, autant en fruits que de promesses de moments de plaisir.

Accoudé à un balcon de marbre, Maxence rêvait. Il rêvait de recevoir le même accueil, chez lui, auprès de la plus adorable et exquise des créatures. Son ami lui donna une tape dans le dos.

- Max, après tous ces voyages, détends-toi un peu, tu es aussi joyeux qu'un homme à des funérailles. Regarde-moi ces beautés, prends-toi un peu de bon temps !

- Laisse-moi, Lucius, je suis las... murmura-t-il.

- Pff ! Balivernes, tu n'as été las que de l'inactivité. Et maintenant tu veux du repos ? Te ferais-tu plus vieux, mon ami ?

Maxence se détourna de lui, ignorant le regard langoureux des femmes à demi nues. Il s'exila dans ses appartements. Sa femme lui manquait énormément. Il avait envie de la revoir, de l'embrasser encore. Ce baiser avait été la plus belle chose qu'il ait vécue dans sa vie. Il avait envie d'elle, de sa voix, de ses colères et de ses yeux magnifiques. Il lui avait envoyé des messages, elle n'avait pas répondu, d'ailleurs, le dernier était revenu ce matin. Las, il appela ses serviteurs et leur ordonna de préparer quelques affaires.

- Vous repartez à la guerre ? s'étonna la gouvernante.

- Oui, et pour la plus dure des guerres, murmura-t-il.

Dorwenn se réveilla en sursaut. La sueur trempait ses cheveux. Elle respira. C'était la deuxième fois cette nuit qu'elle s'éveillait ainsi. D'ailleurs, depuis des mois cela continuait. Elle dormait dans son sanctuaire, passant ses journées à la prière. Ses désirs étaient tellement impérieux qu'elle vivait nue, la peau tendue, les cuisses flageolantes et chaudes. Elle rêvait qu'il lui revenait, encore une fois. La nature se faisait plus cruelle de jour en jour. Il lui avait ouvert son cœur, elle l'avait fui. Maintenant elle était abandonnée de tous.

Elle tenta de retrouver son souffle.

- Maxence, pardonne-moi, je t'en prie.

Et s'il avait été tué lors des conquêtes ? Elle ferma les yeux. Elle paierait sa rébellion toute sa vie.

Elle fit une toilette à la source d'une petite rivière, rafraîchissant sa peau brûlante.

- Si tu reviens, je te donnerai tout ce que tu voudras, je te le jure ! gémit-elle.



Elle retourna à son point d'observation. Elle espérait qu'il reviendrait. D'ailleurs, s'il ne revenait pas, elle irait à Rome. Comme chaque fois depuis des mois, rien n'indiquait son retour. Dorwenn ferma les yeux. Elle désespérait.

Elle s'appuya contre le chêne sacré pour refouler ses larmes. Lug l'avait sévèrement punie. Elle acceptait la discipline, ressentant ce qu'avait ressenti Maxence. Cela renforçait sa douleur.

Un cheval martela de ses sabots le sol frais et humide. Dorwenn releva la tête. Le cheval, seul, la regarda avant de poursuivre plus loin son chemin. Que venait-il faire ici ? Il disparut dans les fourrés.

Elle regarda autour d'elle. Rien, ni personne. Le cheval repartit vers la ville, maintenant grande. Deux mains se posèrent doucement sur ces hanches, elle laissa échapper un cri et se retourna. La vision lui manqua et elle se sentit défaillir.

- Pas cette épreuve, Lug, je n'y survivrais pas ! gémit-elle.

- J'ignorais à quel point je me trompais, murmura Maxence, se méprenant sur sa réaction.

Dorwenn dut se convaincre qu'elle ne rêvait pas. En fermant toujours les yeux, elle s'effondra dans ses bras.

- Merci, mon dieu, murmura-t-elle.

Maxence ne dit rien. Il la tenait serrée contre lui. Ses hanches frémissaient sous ses mains. Quel bonheur ! Il la souleva, la dépouilla de sa tunique et la déposa, nue, sur la mousse au pied du chêne. Il se dévêtit à son tour et s'écrasa contre elle. Dorwenn, brûlante, s'ouvrit. Mais il ne voulait pas précipiter les choses. Il l'embrassa avidement, puis parcourut son corps adoré. Il avait espéré, elle l'accueillait en héros, en maître. Déjà elle gémissait dans ses bras. Il lui obéit, entra en elle et lui arracha un cri léger. Elle s'accrocha à ses épaules. Déjà, la nature avait cessé d'exister autour d'eux. Quelques minutes plus tard, ils perdaient totalement pied dans les méandres de la passion débordante.

Longtemps plus tard, elle se tenait encore blottie contre lui. Ils s'étaient réfugiés dans leur maison, s'étaient encore et encore aimés. Ils n'avaient pas parlé. Ils s'étaient tout dit par leurs gestes.

Maxence caressait rêveusement son épaule et ses cheveux, embrassant sa nuque. Quand elle sentait son désir monter à nouveau, elle se tournait vers lui, l'embrassait doucement et l'invitait à la prendre.

Un mois plus tard, Maxence ramena sa femme chez lui, à Rome. Elle se savait enceinte mais ne lui avait encore rien dit. Elle fit connaissance avec sa vie, ses amis, ses parents. Il lui parla de son enfance, de son passage à la vie adulte, de ses victoires, et des choses qui l'avaient marqué. Dorwenn lui faisait part de son savoir. Elle ne pratiquait plus son culte, elle n'en avait plus besoin. Ses enfants le feraient à sa place. Elle savait que les druides ne mourraient jamais, et que ses enfants y seraient pour beaucoup.

Elle se caressa le ventre. Elle était heureuse, elle savait pourquoi sa vie avait pris ce chemin. Maxence l'avait aimée depuis la première fois où il avait posé les yeux sur elle. Sans doute en était-il de même pour elle, elle l'ignorait. Mais ce qu'elle savait à présent, c'est qu'elle aimait cet homme plus que sa vie.

Dorwenn songea à quelque chose : sans doute les dieux celtes et romains s'étaient-ils mis en accord pour les rassembler. Qui sait ce que l'autre monde pouvait manigancer ?

Fin